N0460P-HAIDA 28/07/04 14:29 Page 22

Les Haïdas

AU CANADA, L´ESPRIT DES GUERRIERS S´ÉVEILLE ET LA LUTTE POUR LA SOUVERAINETÉ S´ORGANISE

DE SYLVIE BRIEU PHOTOGRAPHIES DE PABLO BARTHOLOMEW

Sur le campus de l'université de Colombie-Britannique, à Vancouver, le chef héréditaire Jim Hart sculpte un mât héraldique pour l'anniversaire d'une amie. À 52 ans, cet artiste réputé a déjà façonné vingt totems, dont le plus haut atteint 17 m, dans des troncs de cèdre âgés de 350 à 760 ans.

N0460P-HAIDA 28/07/04 14:29 Page 24

EN COMPAGNIE DES JEUNES D´OLD MASSET

Devant la maison communautaire et la boutique d'art et de bijoux, des enfants s'amusent sur des toboggans et des cages à poules. Le taux de natalité est élevé dans ce village haïda traditionnel, l'un des deux seuls à avoir survécu aux épidémies de variole et de tuberculose du XIXe siècle. Aujourd'hui, les principaux problèmes de santé rencontrés par la communauté sont le diabète et le cancer.

N0460P-HAIDA 28/07/04 14:29 Page 26

Je distingue à peine la voix de Peter, le pilote. Il a beau ajuster son micro, les vibrations de la carlingue et le grésillement de mon casque rendent ses paroles presque inaudibles, mais je comprends à ses gestes que la puissance d'un vent contraire s'apprête à malmener notre hydravion Cessna 185. La perspective d'un vol cahotant n'entame pas toutefois la sérénité qui se dégage de l'esthétique sauvage de cette contrée, réputée inhospitalière. Malgré les fortes turbulences, nous continuons de survoler à basse altitude les côtes escarpées des îles montagneuses de Moresby-Sud, dans l'archipel de la Reine-Charlotte (ou Haïda Gwaii), et leurs forêts d'épinettes de Sitka, de pruches et de thuyas d'Occident, vieux de plus de mille ans. De temps en temps, Peter lâche le compas des yeux pour pointer un doigt vers l'océan Pacifique, où des baleines grises, en route vers la mer de Béring, projettent leur souffle hors de l'eau. Surnommé les Galápagos canadiennes, ce sanctuaire situé au large du littoral septentrional de la Colombie-Britannique et au sud de l'Alaska abrite également des épaulards et des rorquals à bosse, des ours bruns et des martres des pins d'une sous-espèce endémique, ainsi qu'un patrimoine culturel unique : celui des Indiens Haïdas. Depuis la fin de la dernière période glaciaire, un climat rude façonne la terre ancestrale et le tempérament de ce peuple de guerriers qui persiste à s'illustrer par son art abstrait et revendique son héritage géographique comme ciment de son identité sociale. Tandis que nous amerrissons, les paroles de Guujaaw, président du Conseil de la Nation haïda, me reviennent en mémoire. « Les empreintes de nos ancêtres couvrent tout l'archipel, m'avait-il lancé au cours d'un dîner traditionnel à base de flétan et de saumon fumés, en me mettant au défi de me rendre sur l'un des sites historiques retirés pour marcher au milieu des esprits. Chacun d'entre nous peut tracer ses origines jusqu'au temps des Êtres surnaturels. »

Après une heure et quart de vol et trente minutes de Zodiac, je foule enfin le sol de la minuscule île de S'Gaang Gwaii, lieu-dit le plus austral, classé par l'Unesco « site du patrimoine mondial important pour l'histoire de l'humanité ». À mesure que le jour se lève sur la baie orientale, les mâts funéraires, en cèdre rouge, de dignitaires de haut rang, abîmés par l'humidité, défigurés par la mousse, apparaissent plus ou moins droits face à la mer. Les planches frontales, les ossements ou les objets qu'ils renfermaient ont été pillés par des collectionneurs ou emportés par des scientifiques, afin d'être préservés. Les formes ovoïdes des yeux, des dents ou des narines d'animaux mythiques et emblématiques des familles sont bien identifiables sur certains d'entre eux, mais sans doute plus pour longtemps. Les anciens ne souhaitent pas, en effet, que des mesures importantes de conservation soient entreprises, « car ce qui est issu de la terre doit y retourner ». La symbiose entre l'homme et l'environnement se retrouve ainsi jusque dans la célébration de la mort. Derrière la collection de mâts, impressionnante par l'histoire qu'elle

L'archipel de la Reine-Charlotte, ou Haïda Gwaii, compte 154 îles, avec un écosystème unique auquel la population locale est très attachée. Près de 1,5 million d'oiseaux marins viennent nicher sur les 4 700 km du littoral.

UN CLIMAT RIGOUREUX FAÇONNE LE TERRITOIRE ANCESTRAL DE CES HOMMES AU TEMPÉRAMENT FORT

véhicule, les vestiges de la maison communautaire de l'ancien village hivernal de Nan Sdins s'érodent depuis la fin des années 1870, époque à laquelle la poignée de rescapés de l'épidémie de variole, introduite par les Européens, a décidé de migrer vers l'île Graham, où se trouvent aujourd'hui regroupés les Haïdas de l'archipel, dans les deux villages traditionnels de Skidegate et d'Old Masset devenus réserves fédérales… « Nous avons beaucoup souffert au cours des deux cents dernières années, mais nous sommes des survivants. » Les mots de Guujaaw, dont le nom signifie tambour, continuent de raisonner en moi, au milieu du silence. En ce lieu sacré, les vocalises du corbeau, créature malicieuse qui, selon la mythologie haïda, a libéré l'humanité emprisonnée dans une coquille de clam, sont un hymne à la vie, chargé d'un sens particulier.

Ils ne sont plus que 1 700 Amérindiens environ dans l'archipel de la Reine-Charlotte, sur un total de 5 000 habitants. Le reste de la population haïda réside majoritairement dans les villes de Vancouver et de Prince Rupert, en Colombie-Britannique, ainsi que dans le sud de l'île du Prince-de-Galles, en Alaska. Attaché au passé, ce peuple est également résolument tourné vers l'avenir et déterminé à prendre son destin collectif en main. C'est ainsi que, chaque été, depuis 1981, sur l'initiative du conseil de bande (gouvernement local) de Skidegate, un trio de jeunes gardiens investit l'île abandonnée pour en contrôler l'accès et prévenir les actes de vandalisme. À dix minutes de marche des monuments, au bout d'un sentier balisé, se trouve leur campement.

Vers 8 heures, Girl, 29 ans, la responsable de l'équipe, se branche – avec James, 24 ans, son compagnon, et Sandy, 35 ans, son amie d'enfance – sur la radio qui les relie à leur base pour s'informer de la venue de visiteurs éventuels. Un permis daté, délivré à l'issue d'une session d'information obligatoire organisée conjointement par le gouvernement canadien et la Nation haïda, est en effet requis pour pouvoir explorer les sites culturels importants de Moresby-Sud, désigné officiellement comme « réserve de parc national et site patrimonial haïda de Gwaii Haanas (îles de Beauté) ». Depuis janvier 1993, les deux parties ont signé une entente sans précédent pour cogérer la région et la protéger de l'exploitation intempestive de ses ressources naturelles. « Nous avons la responsabilité de veiller sur notre terre », souligne Sandy, en écrasant un moustique sur le corbeau rouge et noir tatoué sur sa cheville gauche. Cette marque inscrite dans sa chair avec les deux couleurs emblématiques de la Nation haïda atteste de l'appartenance à son clan. L'aigle et le corbeau, deux espèces très présentes dans tout l'archipel, divisent la société matrilinéaire exogamique en deux moitiés, subdivisées en une vingtaine de lignages chacune. « Ma mère m'a transmis son lignage, précise Sandy ; et moi, je l'ai transmis à ma fille. » Chez les Haïdas, les corbeaux se marient avec les aigles ou, de plus en plus fréquemment, avec des individus extérieurs à leur communauté. « Tout l'été, nous allons tourner sur les sites de Skedans et de Hotspring. C'est un bon moyen pour se ressourcer », m'explique James en sculptant une petite statue en argile. À mesure que nous conversons sur la terrasse de leur cabanon de bois, je me rends compte que les stratégies déployées pour contrôler la terre et

N0460P-HAIDA 28/07/04 14:29 Page 28

UNE CÉRÉMONIE POUR HONORER LES ANCÊTRES

Sur la plage du futur pavillon culturel Qay'llnagaay, qui devrait permettre dans un premier temps la création d'une quinzaine d'emplois, Nika Collison (coiffée d'un chapeau traditionnel) et sa meilleure amie, Irene Mills (à ses côtés), se recueillent, avec les membres de la communauté de Skidegate, devant la maison funéraire de leurs ancêtres. Dérangés par les travaux, ces derniers doivent à présent être réenterrés, avant que le chantier ne reprenne.

N0460P-HAIDA 28/07/04 14:29 Page 30

UNE AFFAIRE DE FEMMES
Dans la cuisine d'Aggie Davis (de dos), ses sœurs et son unique fille, Helen, tressent des cache-vases pour le potlatch organisé à l'occasion de la commémoration du décès d'un membre de la famille. Pendant ce temps, Sam Davis, le mari d'Aggie, zappe sur les 38 chaînes de son poste de télévision avec écran géant.

récupérer les squelettes des ancêtres sont des étapes vitales dans le processus de décolonisation et un premier pas vers l'autodétermination.

Un couple de pygargues à tête blanche entame une descente vertigineuse en direction du rivage, sous l'œil conquis d'Andy Wilson, 51 ans. « C'est magnifique, n'est-ce pas ? » Le spectacle est quotidien, mais l'homme ne s'en lasse pas. « Normal, je suis un aigle », précise-t-il, le regard enjôleur, en se coiffant d'une casquette noire avec… un papillon rouge. « Le papillon est le logo de notre comité. Il symbolise les esprits errants et les âmes voyageuses. »

Responsables du groupe de rapatriement des ossements de Skidegate depuis six ans, Andy et les membres bénévoles de sa communauté, en association avec celle d'Old Masset, ont engagé des négociations avec, essentiellement, les musées du Canada et des États-Unis, et sont parvenus, à force de ténacité, à récupérer plus de 400 dépouilles à ce jour. « Le rapatriement est un premier pas sur la voie de la guérison de nos âmes. C'est essentiel pour nous permettre d'avancer », m'explique Andy de sa voix sourde. « Nous nous intéresserons ensuite aux objets, ajoute Vince Collison, du comité d'Old Masset. Nous n'essayons pas de tout reprendre, mais nous voulons avoir notre mot à dire sur la manière dont nous partageons notre héritage et dont notre patrimoine est exposé. Des instruments chamaniques, sacrés pour nous, sont, en effet, parfois exhibés. » Les deux hommes s'accordent à dire que le rapatriement a insufflé une nouvelle dynamique à la culture. « On a dû apprendre les règles du protocole auprès des anciens et les adapter à une situation nouvelle, celle du réenterrement des défunts, qui ne s'inscrit pas dans notre tradition. » Les écoliers se sont impliqués dans la confection de couvertures blasonnées pour envelopper les squelettes. Les adultes, dans la décoration des coffres funéraires en bois plié dans lesquels les ossements sont placés. « J'ai moi-même réalisé plus de 500 boîtes en cèdre rouge dans ce hangar », affirme Andy en désignant l'endroit où repose le canot *Loo Taas*, qui, en 1989, avait remonté la Seine à l'occasion de l'exposition, organisée au musée de l'Homme, des œuvres de l'artiste renommé Bill Reid, décédé en 1998.

En cette fin de matinée, Andy est attendu sur Second Beach, à l'entrée de la réserve. La brume s'est dissipée, mais le soleil peine à s'installer et l'humidité parvient à s'infiltrer entre les couches de vêtements. C'est sur ce site que devraient prochainement être construits l'ambitieux centre culturel de Qay'llnagaay et son complexe hôtelier, prolongeant le musée Haïda Gwaii de 4 600 m². Un projet porteur d'opportunités économiques, retardé pour l'instant par la découverte de sépultures. Dérangés dans leur repos par les pelleteuses, les ancêtres doivent être réensevelis selon un rite bien précis. « On m'a demandé d'organiser la cérémonie avec Nika Collison, conservatrice du musée Haïda Gwaii », me souffle Andy en allumant un feu de bois dans lequel seront brûlés des aliments et du tabac afin que les défunts puissent entamer leur voyage en paix.

TOUTE UNE COMMUNAUTÉ SE MOBILISE POUR LE RAPATRIEMENT DES SQUELETTES ET DES OBJETS

Les invités se rassemblent près du foyer, le dos à l'océan, face aux mâts héraldiques érigés en 2001 en l'honneur des six chefs héréditaires établis à Skidegate. « Ces totems sont l'expression la plus puissante d'une culture vivante, d'une nation, se fait un devoir de commenter Miles Richardson, candidat libéral aux dernières élections parlementaires et ancien président du Conseil de la Nation haïda, de passage dans son village d'origine. Nous existons toujours, de manière plus ou moins intacte. »

N0460P-HAIDA 28/07/04 14:29 Page 32

Pendant que les squelettes sont préparés rituellement avant leur inhumation dans le cimetière de la réserve, Nika Collison, 33 ans, petite-fille de Bill Reid, et son amie Irene Mills chantent en s'accompagnant de leurs tambours en peau de loutre marine. Le rythme sourd qui se répand alors semble monter des entrailles de la terre, comme si tout un peuple était relié à elle par un cordon ombilical qui n'avait jamais été coupé et continuait de le faire exister. Les mains royalement posées sur l'os de morse sculpté en forme de saumon qui orne la crosse de sa canne, Dempsey Collinson, dit chef Skidegate, bat discrètement la mesure. Drapé dans une couverture blasonnée rouge et noir

PRIER AVEC LE CORBEAU
Vêtue d'une couverture blasonnée rouge et blanc, avec les armoiries du corbeau, la révérende Lily Bell s'apprête à célébrer la messe de 11 heures, en ce jour de la fête des Mères. À l'intérieur de l'église anglicane, un aigle et un corbeau, représentant les deux clans de la Nation haïda, sont sculptés sur la chaire.

qui cache ses vêtements de sport, le nonagénaire Ernie Wilson, chef Niiswees, exulte en fredonnant, tandis que les autres membres de la communauté assistent à la scène en silence. « Les rituels et le respect de tous les cycles de vie font partie intégrante de notre identité. Il existe une forte relation entre nous et les esprits de nos ancêtres. Nous croyons en la réincarnation. » Le commentaire de Miles m'arrache à cette ambiance recueillie. L'homme à la stature imposante cache la frêle Mabel Williams et son visage parcheminé. Les mains dans les poches de sa polaire mauve sans manches, assortie à ses mocassins, elle observe les va-et-vient, corrige les jeunes sur leur manière d'agencer des objets traditionnels, se lamente de la disparition d'arbustes utilisés par la médecine traditionnelle, déracinés par ignorance, et glisse des mots haïdas dans chacune de ses blagues salaces, avant de rire de son audace. Une manière très personnelle de maintenir vivante la langue que peu pratiquent encore aujourd'hui.

Les amendements de la loi sur les Indiens qui régissent la vie des communautés depuis 1876 ont interdit, entre autres, les potlatchs (ensemble de cérémonies marquées par des dons entre groupes sociaux différents et accompagnées de danses et de chants) sur la côte Nord-Ouest, jusqu'en 1951, frappant ainsi les cultures autochtones en plein cœur. Afin de promouvoir l'assimilation, les enfants, qui étaient envoyés dans des pensionnats, étaient sévèrement punis s'ils parlaient leur langue maternelle ou pratiquaient leurs coutumes. Les derniers pensionnats ont fermé dans les années 1980, et ils ont laissé un héritage amer. Certains estiment qu'ils ont contribué aux problèmes rencontrés actuellement par les communautés : abus d'alcool, suicide et violence familiale.

A Sk'aadgaa Naay, dans la seule école primaire publique située au sud de l'île Graham, des cours de langue haïda sont dispensés à des enfants, âgés de 6 à 13 ans, à raison d'une heure et demie par jour. « Ce programme concerne tous les élèves, quelle que soit leur origine culturelle », précise Joanne Yovanovich, la principale. Ses yeux clairs, hérités de son père yougoslave, trahissent ses origines. Mais le pendentif en or qu'elle arbore clame son appartenance au clan de l'aigle dont est issue sa mère. « En route pour le Japon, mon père a fait une escale dans l'archipel et n'en est jamais reparti. En l'épousant, ma mère a perdu son statut d'indienne, puis l'a revendiqué, après le changement de législation, et a enfin pu nous le transmettre. »

Jusqu'à ce qu'elle soit révisée en avril 1985, la loi sur les Indiens stipulait en effet qu'une femme indienne qui se marie avec un Blanc se

CERTAINS BLANCS JALOUSENT PARFOIS CES AMÉRINDIENS QUI NE PAIENT PAS D´IMPÔTS

trouve dépossédée de son statut, de même que sa descendance. En revanche, une femme blanche devient automatiquement indienne si elle se marie avec un Indien. Le terme « indien » est donc une catégorie légale qui ne correspond, de fait, que partiellement à une réalité biologique. Être haïda n'est plus aujourd'hui une question d'ethnicité, mais d'histoire commune et, surtout, d'une relation à l'environnement, physique, spirituelle, communautaire.

À bord du truck T3 (Terminator 3) familial, Cori, 18 ans, surnommée « corbeau blanc » en raison de la pâleur de sa peau, file sur la seule route qui mène d'Old Masset à la plage de Tow Hill. Le coude sur le rebord de la vitre, une paire de doigts sur le levier automatique, elle m'explique en souriant que sa mère a acheté ce véhicule aux dimensions impressionnantes au moment où le film de science-fiction du même nom sortait sur les écrans. Il s'agit d'une « édition spéciale limitée à 200 exemplaires », comme en atteste une plaque en métal collée sur le tableau de bord. À l'approche de l'engin, un groupe de bécasseaux s'envole au ras du sable. Profitant de la marée basse, les cousins de Cori sont en train de pêcher des clams, vendus ensuite 1,25 dollar canadien la livre. Dans la réserve, où le taux de chômage avoisine les 80 %, les jeunes vivent de boulots saisonniers, non imposables, et de subventions. « Nous évoluons dans un monde irréel, me lance Lorne Bell, impliqué dans un programme de prévention contre les drogues. Sous notre climat, les champignons magiques et la marijuana poussent vite. Il y a d'ailleurs beaucoup de hippies qui viennent les récolter. » Assis sur les marches extérieures du seul cybercafé d'Old Masset, le *Haïda Rose Café*, Lorne échange quelques mots avec le propriétaire des lieux, Ken Rea, son beau-frère, qui profite d'une longue pause pour se balancer sur son rocking-chair. « Ici, on ne se préoccupe pas de la parité avec le dollar américain et on n'emprunte pas d'argent pour financer son logement, souligne Lorne. Moi, c'est le conseil de bande qui m'a donné mon lopin de terre et une prime de 40 000 dollars canadiens pour construire ma maison, que l'un de mes beaux-frères, charpentier, a bâtie gratuitement. »

D'après les calculs de Lorne, la population du village aurait été multipliée par trois depuis son enfance. Et il n'a que 30 ans. Auparavant, il n'y avait qu'une avenue, celle du Corbeau, qui longeait l'océan. À présent, il y a également celle de l'Aigle, qui passe devant l'église anglicane avec sa croix blanche et son mât héraldique.

L'augmentation du nombre de Haïdas souhaitant résider près de leur famille et bénéficier des avantages fiscaux est telle qu'une extension de la réserve d'Old Masset est en cours de réalisation sur le site d'un ancien village haïda. D'ici à vingt ans, 298 lots résidentiels devraient pouvoir être investis par des familles à Tlaga Gaw Tlass (nouvelle ville). Marlene Liddle, 42 ans, mère de Cori, s'est déjà inscrite sur la longue liste des candidats aux logements. Gérante de la station-service et de la cafétéria attenante, Marlene est revenue travailler dans la réserve après vingt ans passés entre Ottawa et Gatineau, au Québec, pour s'occuper de sa mère souffrante. Avec ses yeux verts et ses cheveux auburn, celle qui se définit comme une sang-mêlée dit ne pas toujours avoir été bien acceptée par une minorité au sein de sa communauté. « Mais les anciens les ont vite cadrés, précise cette élue du conseil de bande, qui a rejoint les gardes-côtes et les pompiers volontaires. En même temps, il n'y a aucun autre endroit où l'on peut compter sur les gens et bénéficier de leur aide à tout moment. » Énergique et entreprenante, Marlene manie un verbe coloré. D'un calme apparent, elle converse tout en surveillant la cuisson des petits pains à la cannelle, sa spécialité, et en servant gratuitement à ses clients de la *clam chowder* – une soupe épaisse de clams, pêchés par des amis. Entre deux parties de cartes avec Chad, son frère, Cori fait signer le formulaire de détaxe aux clients indiens qui viennent faire le plein d'essence, et leur vend des paquets de cigarettes comportant un filet beige. Les non-Indiens, eux, ne peuvent acheter que des emballages avec filet vert, plus chers, où les taxes sont déjà incluses.

« Il y a parfois un ressentiment dans les communes voisines parce que les Haïdas ne paient pas d'impôts, mais, en même temps, les gens

PAUSE-CAFÉ MATINALE
Devant la cafétéria de la station-service Rachel's Haida Way, *Henry Williams (assis), propriétaire de la compagnie de bus scolaires d'Old Masset, discute de longues heures avec des amis et des cousins, lorsqu'il ne joue pas au basket, son sport favori. Dans la réserve, les hommes se livrent aussi à la pêche à bord de vedettes équipées d'un GPS.*

LEUR PLAN D´ATTAQUE LEUR PERMETTRA PEUT-ÊTRE DE SORTIR VICTORIEUX D´UNE LONGUE BATAILLE

reconnaissent qu'ils ne gagnent pas de salaire, faute d'emplois créés dans les réserves », commente Dale Lore, maire de Port Clements, localité blanche située à une cinquantaine de kilomètres d'Old Masset. « Quoi qu'il en soit, nous partageons les mêmes valeurs parce que nous vivons sur les mêmes terres et nous aimerions trouver une manière de gérer cet archipel ensemble. Nous avons besoin les uns des autres. » Conscients de leurs intérêts communs, les Amérindiens et leurs voisins ont commencé par s'unir pour lutter contre les ravages causés par les compagnies forestières. Weyerhaeuser, la principale, détient un bail sur une partie de la terre, renouvelable tous les cinq ans, et est autorisée à couper 1,2 million de mètres cubes par an. « La bille principale de cèdre rouge vaut entre 10 000 et 25 000 dollars canadiens », ajoute Dale, bûcheron depuis plus de dix-huit ans. Or, ce bois précieux est utilisé par les artistes haïdas depuis des siècles. « Le cèdre est un bois tendre facile à travailler, m'explique Reg Davidson en façonnant un masque de danse. Le canot devant mon atelier est taillé dans un tronc vieux de plus de 500 ans. Autrement dit, il a commencé à pousser quand Christophe Colomb s'est perdu. »

Dans la famille Davidson, on se transmet la fibre artistique, et le talent, de génération en génération. Reg et Robert sont les fils, petits-fils et arrière-petits-fils de sculpteurs. Résidant à White Rock, dans la banlieue de Vancouver, Robert, dont l'œuvre est reconnue au niveau international, dispense parfois des cours sur les principes de l'art haïda dans la maison communautaire d'Old Masset, construite par son père. « Je voudrais revenir sur certains des mots que j'ai utilisés la fois dernière, et approfondir leur sens : la ténacité, la discipline et la souveraineté, lance t-il, en préambule de la séance, devant les neuf participants. La loi sur les Indiens nous a maintenus dans un état de dépendance. C'est à nous d'entreprendre des changements sains. On nous considère encore comme des primitifs. Or, notre art a des qualités universelles. »

Les droits d'inscription du séminaire sont reversés à l'association Eagle de sa femme, Terri-Lynn Williams-Davidson, avocate, dont le but est d'éduquer les Premières Nations sur leurs droits. La brochure que Robert distribue à l'issue de la formation stipule que : « À peine 20 % des forêts de Haïda Gwaii sont actuellement protégés. Le reste est menacé par les compagnies industrielles. Au cours des cinquante dernières années, on estime que 80 milliards de mètres cubes de bois ont été abattus… »

Lorsque les premiers Européens sont arrivés sur Haïda Gwaii, ils n'ont pas trouvé un territoire vierge, s'insurge Guujaaw. Ils ne nous ont pas conquis, nous n'avons pas signé de traité. Le Canada n'a pas de droit légitime sur ces terres. Tout bail attribué est de fait illégal. » Planifiant leur futur avec les communautés blanches de l'archipel, qu'ils ont associées à leur projet de « Vision sur la terre » et de stratégie touristique, les Haïdas se battent pour obtenir le titre aborigène sur le territoire, l'eau et l'air. « Pour l'instant, nous sommes gouvernés comme une colonie par des gens du continent, déplore Dale Lore. Les Haïdas sont un peuple dur, très fort politiquement. Quand ils prennent une décision, ils s'y tiennent jusqu'au bout. »

Excellents communicateurs, ils ont su sensibiliser l'opinion publique à leur cause. Les procès qu'ils ont engagés devant la Cour suprême et la cour d'appel de Colombie-Britannique ne livreront sans doute pas leur verdict avant des années. Mais les guerriers sauront attendre et beaucoup parient déjà sur un succès...

N0460P-HAIDA 28/07/04 14:29 Page 36

UN HÉRITAGE SPIRITUEL CLASSÉ

Sur l'île de S'Gaang Gwaii, inscrite au patrimoine mondial de l'Unesco, des mâts funéraires érodés par le temps retournent à la terre dont ils sont issus, et libèrent ainsi les esprits des défunts qui s'y trouvaient emprisonnés. En 1957, une expédition scientifique a enlevé vingt-trois monuments sculptés, dont sept peuvent être aujourd'hui admirés au musée d'Anthropologie de Vancouver.